

an III, on lut une lettre de ce représentant, annonçant que deux cents soldats de la République avaient mis en fuite quinze cents chouans. Très-modéré, bien qu'ardent républicain, Baudran fut chargé d'instruire l'affaire de Carrier, et il s'éleva avec énergie contre les atrocités de ce scélérat. A l'expiration de son mandat, il retourna siéger au tribunal de Vienne; mais, quelque temps après, il reprit sa profession d'avocat, qu'il exerça jusqu'à sa mort.

BAUDRAN (Auguste-Alexandre), graveur français contemporain, né à Paris. Il a exposé, en 1859, plusieurs planches d'animaux d'après Rosa Bonheur, MM. Mélin et Van Marcke, pour l'*Atlas de l'histoire des races bovines*, publié par le ministère de l'agriculture; en 1861, dix gravures d'après les peintures murales exécutées par M. Claudius Jacquand, dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Philippe-du-Roule; en 1863, *Judas vendant le prix du sang* et un *Homme armé*, fac-simile de dessins de Rembrandt; en 1865, la *Ronde*, fac-simile de Campagnola, et trois fac-simile d'études d'H. Flandrin; en 1866, le *Christ expirant*, d'après Michel-Ange.

BAUDRAND (Michel-Antoine), géographe français, né à Paris en 1633, mort en 1700. Elève du collège de Clermont, où il suivit les leçons du père Briet, Baudrand devint secrétaire des cardinaux Antoine Barberin et Le Camus, ce qui lui permit d'assister aux conclave de 1655, 1667 et 1691, où furent nommés les papes Alexandre VII, Clément IX et Innocent XII. Il voyagea beaucoup, et laissa plusieurs ouvrages de géographie, notamment: *Dictionnaire géographique et historique* (Paris, 1705, 2 vol.); une édition augmentée de moitié du *Lexicon geographicum*, de Ph. Ferrarius, (1670, in-f°); une édition du livre de Papipe Masson, *Descriptio fluminum Galliae* (1688), etc.

BAUDRAND (Marie-Etienne-François-Henri, comte), général, né à Besançon en 1774, mort en 1848. Il fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire, fut directeur des fortifications de Corfou de 1808 à 1813, chef de l'état-major du génie de l'armée du nord, en 1815, avec le grade de colonel, et, après s'être battu à Mont-Saint-Jean, il suivit l'armée de la Loire. Nommé général de brigade en 1821, lieutenant général en 1830, il fut attaché à la personne du duc d'Orléans, prit part avec lui au siège d'Anvers en 1832, fut élevé à la pairie cette même année, et choisi, en 1839, pour être le gouverneur du comte de Paris.

Le portrait de ce général, peint par Ary Scheffer, a été offert au musée de Besançon par sa veuve, qui s'était remariée avec l'illustre artiste.

Le général est en uniforme, les bras croisés, tourné à droite et vu à mi-corps. Suivant M. Clément de Ris, ce portrait est bien le plus charmant et le meilleur qui soit jamais sorti de la brosse d'Ary Scheffer. La tête est un véritable chef-d'œuvre de vie, de solidité de ton, de fermeté de touche.

BAUDRICOURT (Robert DE), bailli de Chaumont et capitaine de Vaucouleurs. Ce fut lui qui adressa Jeanne d'Arc à Charles VII.

BAUDRICOURT (Jean DE), maréchal de France, mort à Blois en 1499, était fils du précédent. Après la mort du roi Charles VII, il entra dans la ligue du Bien public, et prit parti pour Charles le Téméraire; mais il revint par la suite au service de Louis XI, qui lui donna le cordon de Saint-Michel, et le chargea, en 1477, d'une mission diplomatique en Suisse, où il obtint du gouvernement des cantons une déclaration par laquelle défense expresse était faite aux citoyens, sous peine de mort, de porter les armes contre la France. Nommé, en 1481, gouverneur de Besançon et de la Bourgogne, il se rangea, après la mort du roi, dans le parti de la régente, Anne de Beaujeu, reçut le bâton de maréchal en 1486, et contribua à la victoire de Saint-Aubin-du-Cormier. Le maréchal de Baudricourt suivit Charles VIII en Italie, en 1494, et mourut sans postérité.

BAUDRIER s. m. (bo-dri-é — du v. fr. *baudrie*, morceau de cuir). Bande ordinairement de cuir, qui se porte en sautoir, et qui soutient un sabre ou une épée: *N'avez-vous un si beau BAUDRIER d'or que pour y suspendre une épée de paille?* (Alex. Dum.)

Un baudrier noué d'un crepe tortillé.

REGNARD.

— Astr. *Baudrier d'Orion*, Etoiles brillantes, au nombre de trois, disposées en ligne à peu près droite, dans la constellation d'Orion.

— Bot. *Baudrier de Neptune*, Nom vulgaire de la laminaire sucrée, ainsi appelée à cause de sa longueur et de sa forme aplatie.

— Encycl. L'usage du *baudrier* remonte à une haute antiquité. Virgile raconte qu'Euryale enleva à Rhamnès, pendant son sommeil, un *baudrier* orné de clous dorés, et qu'Enée reconnut sur l'épaule de Turnus le *baudrier* de Pallas, fils d'Évandre. On voit aussi des *baudriers* dans les bas-reliefs de la colonne Antonine et de la colonne Trajane. Au moyen âge, les chevaliers en avaient pour soutenir l'écu sur la cuisse gauche, et aussi quelquefois pour porter l'épée. L'habit que portait Turénne, les jours de combat, était ceint d'une écharpe, et croisé d'un *baudrier* semblable à la bandoulière de nos suisses d'église. Une ordonnance de 1676 donna à chaque fantassin un *baudrier* de cuir très-fort, et large de 0 m. 16 à 0 m. 18;

Louis XIV le supprima, mais une ordonnance de 1779 le fit revivre, en réduisant sa largeur à 0 m. 05; il se composait de trois parties: la bande, le passant et les boucles. Nos officiers ont longtemps porté le *baudrier* par-dessus l'habit, et c'est pour le retenir sur l'épaule qu'on a créé l'épaulette et la contre-épaulette. Il en résultait que l'officier en marche pouvait rejeter l'épée en arrière, afin qu'elle ne gênât pas ses mouvements, et que, lorsqu'il était de garde, il pouvait se coucher sans quitter l'épée. Plus tard, nos officiers ne portèrent plus que des *baudriers* de dessous, qui ne présentent aucun de ces avantages.

BAUDRILLART (Jacques-Joseph), agronome français, né à Givron en 1774, mort en 1832. Fils de simples cultivateurs, il fit partie, en 1792, du bataillon des Ardennes, entra dans l'administration de l'armée, qu'il quitta en 1801, pour entrer l'année suivante dans l'administration forestière, où il obtint, en 1819, le grade de chef de division. On lui doit un grand nombre d'ouvrages très-estimés, sur la culture des arbres, les matières forestières, etc. Les principaux sont: *Plantations des routes et avenues* (1809); *Mémoires sur la pesanteur spécifique des bois*, etc. (1815); *Dictionnaire de la culture des arbres* (1821); *Code forestier*, avec un commentaire (1827); *Code de la pêche fluviale*, avec un commentaire (1829, 2 vol.); et surtout son *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches* (1821-1834, 10 vol. in-4°), avec trois atlas, ouvrage qui fait encore aujourd'hui autorité. On lui doit, en outre, les traductions de l'allemand de l'*Instruction sur la culture des bois* par Hartig, du *Manuel forestier* par Burgsdorff, et la publication de deux recueils: le *Mémorial forestier* (1801 à 1807, 6 vol.); et le *Mémorial forestier* (1808-1816).

BAUDRILLART (Henri-Joseph-Léon), économiste français, fils du précédent, né à Paris en 1821, fit d'excellentes études au collège Bourbon. Plusieurs fois lauréat du grand concours, il préparait son agrégation de philosophie, lorsque la révolution de Février éclata. Initié aux études ardues, il s'appliqua à la solution des questions sociales, dont 1848 venait de soulever le redoutable problème. Elles ne lui étaient d'ailleurs pas complètement étrangères, car il avait obtenu, en 1846, le prix d'éloquence à l'Académie française pour son *Éloge de Turgot*, ouvrage dans lequel la gravité du fond était habilement voilée sous l'élegance de la forme.

Bien que doué d'un talent littéraire reconnu, il sembla se trouver dans son élément dès qu'il eut abordé les questions d'économie politique, et il se distingua dans cette branche de connaissances d'une manière si spéciale, qu'en 1850 M. Michel Chevalier le désigna comme le plus digne de le suppléer dans sa chaire au Collège de France. Malgré le peu d'ornements que comporte le développement de semblables matières, il sut rendre son enseignement attrayant, en le relevant par les grâces d'une diction claire et élégante. Lorsqu'en 1855, le départ de M. Joseph Garnier laissa vacante la place de rédacteur en chef du *Journal des Économistes*, elle lui fut offerte, et il s'y établit assez solidement, pour qu'on ne regretât pas trop vivement son prédécesseur.

En 1856, M. Henri Baudrillart épousa la fille de M. Silvestre de Sacy, et son beau-père, heureux de pouvoir légitimer le népotisme par le talent de son gendre, le fit admettre au nombre des rédacteurs des *Débats*. Cette faveur était méritée, car, depuis longtemps, le nouveau venu avait fait ses preuves et terminé son noviciat; il était passé maître.

Professeur au Collège de France, possesseur de deux ordres de publicité fort accablés à l'âge de trente-cinq ans, M. Baudrillart n'a cessé depuis ce jour d'augmenter par de remarquables travaux sa réputation d'habile économiste, marchant sur les traces de MM. Say et Edouard Laboulaye. Plusieurs fois, l'Académie a couronné ses œuvres. Son étude sur *Jean Bodin et son temps* (1853), tableau des théories politiques et des idées économiques du xvi^e siècle, qui se recommande par la solidité de l'érudition et l'exactitude de l'analyse, lui valut le grand prix Montyon. La même distinction fut accordée plus tard à son *Manuel d'économie politique* (1857), ouvrage très-estimé. M. Baudrillart a vu couronner successivement, par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et politiques, ses leçons du Collège de France, qu'il avait réunies sous le titre de: *Rapports de la morale et de l'économie politique* (1860), deux sciences essentiellement et étroitement liées l'une à l'autre.

Chargé de traiter, dans le *Journal des Débats*, toutes les questions relatives à l'économie politique, il s'acquitta de cette tâche en homme qui possède parfaitement son sujet. Nul écrivain n'a mieux apprécié la question du libre échange, qu'il a puissamment contribué à populariser.

M. Baudrillart se délassa de ses graves et sérieux travaux, par de fréquentes excursions dans le champ de la littérature. Sous le titre de *Variétés*, il a publié une série d'articles sur MM. Royer-Collard, Cousin, Maine de Biran, etc., études réunies en volume sous le titre de *Publicistes modernes* (1862). Il a donné à la *Revue des Deux-Mondes* quelques comptes rendus bibliographiques.

Comme écrivain, M. Henri Baudrillart se distingue par la clarté qu'il a su répandre sur

les questions si obscures de l'économie politique, par l'élégance et l'ampleur de son style. On pourrait désirer de trouver dans ses articles un peu plus d'abandon, une plus grande vivacité d'allure, surtout pour les sujets littéraires; mais il est naturel qu'un esprit toujours préoccupé des problèmes les plus ardues ne puisse pas revêtir subitement une physionomie riante et badine. L'habitude de la réflexion communie une certaine lenteur au style; aussi, M. Baudrillart sait mieux creuser un sillon qu'effleurer un sujet.

Depuis longtemps, dès la mort de M. de Tocqueville, l'Académie des sciences morales avait réclamé M. Baudrillart comme sien, se distinguant de l'Académie française en ce point, qu'en fait de titres, elle n'a d'égard qu'aux titres scientifiques. Il était juste qu'un écrivain accoutumé aux couronnes académiques fût appelé à les décerner à son tour.

BAUDRIMONT (Alexandre-Edouard), chimiste, né à Compiègne en 1806. Il est aujourd'hui professeur de chimie à la faculté des sciences de Bordeaux. Ses principaux ouvrages sont: *Introduction à l'étude de la chimie par la théorie atomique* (1834); *Du sucre et de sa fabrication* (1841); *Traité de chimie générale et expérimentale* (1845); *De l'existence des courants interstitiels dans le sol arable* (1851); et une grande quantité d'articles dans les recueils scientifiques, etc.

BAUDROIE s. f. (bo-droi — du fr. *baudrier*). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens; à pectorales pédiculées, remarquable par la grosseur de leur tête et la grandeur de leur gueule.

— Encycl. La *baudroie* est un poisson de grande taille, il atteint jusqu'à 1 m. 70 de longueur; il est remarquable aussi par sa conformation bizarre et par sa voracité. Il appartient à l'ordre des acanthoptérygiens, famille des pectorales pédiculées, et présente les caractères suivants: tête énorme, déprimée, épaisse; gueule très-fendue, armée de dents sur les mâchoires, les palatins et le vomer; absence de sous-orbitaire; six rayons à la membrane branchostège, recouvrant trois arceaux branchiaux; deux dorsales. Les branchies n'ont que trois feuillets seulement de chaque côté, tandis que les autres acanthoptérygiens en ont quatre. La *baudroie* se tient ordinairement sur le sable, ou s'enfonce dans la vase, et elle fait flotter au-dessus les longs filets armés de pelotes charnues, qui garnissent sa tête; ces pelotes servent d'appât pour attirer les petits poissons, qu'elle engloutit dans sa gueule. Elle est douée d'une grande force et peut vivre longtemps hors de l'eau. Rondelet affirme qu'une *baudroie*, abandonnée pendant deux jours dans les herbes du rivage, saisit la patte d'un jeune renard, qui ne put se dégager qu'avec beaucoup de peine. Parmi les espèces qui habitent nos mers, nous citerons la *baudroie* commune, appelée aussi raie pécheresse et diable de mer (*Iophius piscatorius* de Linné), et la *baudroie* à petites nageoires (*Iophius parvipennis* de Cuvier).

BAUDRON (Antoine-Laurent), premier violon du Théâtre-Français, né à Amiens en 1743, mort en 1834. Elève de Gavines pour le violon, il fut admis à l'orchestre du Théâtre-Français en 1763, et devint le chef de cet orchestre en 1766. C'est lui qui composa la nouvelle musique du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau et les airs du *Mariage de Figaro*, à l'exception du vaudeville final, qui est de Beaumarchais. Baudron écrivit, en outre, un grand nombre de morceaux, et la musique du troisième acte d'*Athalie*, remplacée tout récemment par la symphonie avec chœurs écrite par M. Jules Cohen, pour ajouter à la pompe de cette tragédie. Les ouvrages de Baudron n'ont pas été publiés.

BAUDROYER v. a. ou tr. (bo-droi-ié — du v. fr. *baudre*, morceau de cuir). Corroyer. || V. mot.

BAUDROYEUR s. m. (bo-droi-ieur — rad. *baudroyer*). Corroyeur. || V. mot.

BAUDRUCHE s. f. (bo-dru-che — du v. fr. *baudre*, morceau de cuir). Pellicule mince et légère, qu'on fabrique avec le cœcum du bœuf et du mouton, et qui est spécialement employée par les batteurs d'or: *Une feuille de BAUDRUCHE. Un petit ballon en BAUDRUCHE.* || On l'appelle *peau divine*, lorsqu'on l'emploie pour la guérison des coupures.

— Encycl. V. BATTEUR D'OR.

BAUDRUCHEUR s. m. (bo-dru-cheur — rad. *baudruche*). Techn. Ouvrier batteur d'or, qui emploie la baudruche: *Les ouvriers se divisent en mouleurs, BAUDRUCHEURS et fondeurs.* (Vingard.)

BAUDRY V. BALDÉRIC.

BAUDRY (Paul-Jacques-Aimé), peintre français, né à Napoléon-Vendée en 1828, vint étudier à Paris aux frais de sa ville natale, entra dans l'atelier du classique Drolling, et remporta, en 1850, le premier grand prix de Rome: le sujet du concours était *Zénobie retrouvée sur les bords de l'Araxe*. Pendant son séjour à la villa Médicis, le jeune artiste se livra à l'étude approfondie des chefs-d'œuvre de l'art italien. Parmi les envois qu'il fit de Rome, on remarqua, en 1855, une excellente copie de la *Jurisperdence* de Raphaël, et une petite esquisse originale, pleine de promesses, représentant *César mort au pied de la statue de Pompée*. Mais ce fut par son envoi de der-

nière année (1857) que M. Baudry commença à attirer sérieusement l'attention du public; cet envoi se composait de deux tableaux: le *Supplice d'une vestale* et la *Fortune et le jeune enfant*, qui ont pris place l'un et l'autre au musée du Luxembourg, après avoir été exposés au Salon de 1857. Indépendamment de ces deux ouvrages, qui furent très-applaudis, mais où la critique signala néanmoins des imitations trop peu déguisées de certains maîtres italiens, M. Baudry exposa une *Léda*, inspiration gracieuse et originale, d'une couleur très-séduisante, un *Saint Jean-Baptiste enfant*, et un très-beau portrait de M. Beulé. A propos de cette brillante exposition, qui valut à l'artiste une médaille de 1^{re} classe, M. Maxime du Camp écrivit les lignes suivantes dans la *Revue de Paris*: « M. Baudry a certaines vertus innées, qui font les bons peintres et leur permettent, par le travail et la réflexion, de devenir grands artistes. Mieux que personne, il possède la valeur des tons, l'harmonie générale, le charme des colorations, et ce je ne sais quoi de doux et d'attrayant, qui est comme l'émanation spéciale d'une âme s'interprétant elle-même. A côté de ces qualités, qui, seules, suffiraient à le placer hors du vulgaire, il a quelques défauts, que sa jeunesse explique amplement. Le jour où il se sera complètement assimilé les maîtres, le jour où l'étude sérieuse qu'il en a faite sera en lui à l'état d'expérience, et non plus de reminiscence, nous aurons un véritable artiste, propre aux grandes conceptions de l'esprit et aux exécutions savantes de la main. »

Au Salon de 1859, M. Baudry soutint faiblement sa réputation naissante: il exposa une *Madeleine pénitente*, figure mollement peinte, et d'un caractère plus mondain que religieux, et une *Totlette de Vénus*, composition d'un coloris agréable, mais d'une élégance mêlée d'afféterie; il fit preuve d'un talent plus ferme, plus mâle dans ses portraits de M. le baron J.-P. Panvillier, de M. de Vilgruy, de M^{me} de L.-B., et surtout dans une délicieuse tête d'enfant, *Cuilemette*, esquisse puissante, rappelant, par le charme de la couleur et de l'expression, la célèbre infante de Velasquez. Pour répondre à ceux qui lui reprochaient de ne pas avoir encore produit d'œuvres bien personnelles, M. Baudry peignit et exposa, en 1861, *Charlotte Corday venant de tuer Marat*, peinture fort discutée et très-diversement appréciée par les critiques parisiens, mais qui fut, sans contredit, le tableau le plus populaire du Salon. Il envoya, en outre, deux tableaux d'une grande finesse de coloris, *Cybèle* et *Amphitrite*, esquisses des décorations exécutées par lui dans le salon de M^{me} la comtesse de Nadillac; le portrait du *Fils de madame la comtesse Swietlonska en petit saint Jean*, toile des plus séduisantes; un portrait magistral de M. Guizot, et trois autres portraits d'un mérite secondaire, ceux de M. le baron Charles Dupin, de M^{me} Madeleine Brohan et de M. le marquis B.-C. de la F. M. Baudry obtint un rappel de médaille de 1^{re} classe et fut décoré à la suite de cette exposition. Toutefois, loin de se faire illusion sur le succès de sa *Charlotte Corday*, il comprit qu'il ne possédait pas les qualités requises pour l'expression des hautes passions du drame, et il en revint aux sujets de la Fable, dans lesquels il lui était permis de déployer toutes les séductions de sa brillante manière. Son principal tableau du Salon de 1863, la *Perle et la Vague*, une femme nue couchée au bord de la mer, montra, suivant un critique, « jusqu'où l'on peut arriver lorsque, ne cherchant que la grâce, on ne suit pas la contenir dans les limites au delà desquelles elle change de nom. » Cette Océanide, aux yeux brillants et limpides, au torse voluptueusement arrondi, obtint un grand succès près de certains amateurs; mais des critiques sévères blâmèrent, dans cette figure, le défaut de style, la mollesse du modelé, la couleur plâtreuse des carnations. On reconnut du moins les qualités du coloriste, sa facilité étonnante, son habileté, son esprit dans le portrait de M. Giraud et dans celui de M^{me} E.

M. Baudry n'a pas exposé au Salon de 1864; il a envoyé à celui de 1865 une *Diane* chassant à coups de gaule un Amour, qui est venu essayer contre elle la vigueur de ses traits, composition d'une jolie couleur, mais d'une élégance un peu affectée, et un excellent petit portrait d'homme peint dans la manière d'Holbein. Ces deux ouvrages, malgré leur mérite, n'ont assurément rien ajouté à la réputation de M. Baudry; on attend encore que cet artiste, qui s'est placé, dès son début, parmi les maîtres de notre école contemporaine, réalise les grandes espérances qu'on avait fait concevoir la *Léda* et la *Fortune*; il ne suffit pas, en effet, qu'il se maintienne à la hauteur de ces premières œuvres, auxquelles on a donné d'autant plus d'éloges qu'on les savait être de la main d'un élève; le public, qui lui a fait si bon accueil, et les nombreux admirateurs de son talent sont en droit de lui demander davantage; il faut qu'il renonce aux puérilités de la peinture érotique, dans lesquelles son pinceau finirait par s'affadir et s'énerver, et qu'il s'efforce d'atteindre aux grandes conceptions, au grand art: il est assez jeune encore, et il a assez de qualités pour y prétendre.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le Salon de 1866 est ouvert au public. C'est avec le plus grand regret que nous y constatons l'absence de M. Baudry. Les nombreux travaux décoratifs dont cet artiste a été chargé